

Extrait de *Fire Rush* de Jacqueline Crooks

DENOËL

(...) J'éprouve la même angoisse cet après-midi en les regardant s'éloigner, Rumer et elle.

Il me faut toujours du temps pour comprendre que quelqu'un me fait du mal. Une bonne minute, un jour, un an. Vingt-quatre ans. Quatre cents ans. Mais à un moment donné, je reconnais la sensation familière qui me saisit quand mon pouls s'accélère à mesure qu'une substance chimique ancestrale passe de mes tripes à mon sang.

La rage.

Les citadins esseulés apparaissent devant moi comme jaillis de rivières souterraines. Filets de vapeur échappés des bars installés en sous-sol ; lumières des boutiques comme des torches braquées dans l'obscurité. Au loin, des sirènes déchirent le silence. Je pense à nos frères qui seront enlevés en pleine rue, engloutis par les fourgons de police. Recroquevillés comme des clés de *fa*, ils laisseront l'empreinte de leur souffle sur les parois des Black Marias, conscients qu'on ne les reverra peut-être jamais.

Mon cœur cogne. Je guette le rugissement des voitures de flics qui viendront nous arrêter, toutes les trois. À cause du chéquier volé par Asase.

Ils nous font mourir, gémit Muma. *Écoute le chant de la mer, ma fille. Le chant de la mer.*

Les sirènes s'éloignent.

Il fait presque nuit, maintenant. L'ombre d'Asase s'étire derrière elle, forme une masse sombre sur le trottoir. La connexion est rompue entre elles et moi. Me voilà de nouveau coupée de mes propres émotions. Expulsée. Mais c'est ainsi que je pénètre dans l'outre-monde, où chante ma mère. Elle m'apparaît dans les volutes de fumée. Des algues plaquées sur ses boucles empapillotées. Ses os scintillants, lustrés par le sel. (...)